

Loin du pays béni

Elsa Pépin

Numéro 159, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81966ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pépin, E. (2015). Loin du pays béni. *Lettres québécoises*, (159), 9–12.

Loin du pays béni

Profondément québécois et pourtant parmi les plus exotiques des romanciers d'ici, Eric Dupont écrit à partir d'un pays loin d'être figé dans son passé et limité par son territoire. Chez Dupont, les Gaspésiens vont à la recherche du vent (*La logeuse*) et les gens du Bas-du-Fleuve conquièrent la planète (*La fiancée américaine*). S'il a été abreuvé d'une ferveur catholique, souverainiste et féministe, Eric Dupont est aussi l'enfant arraché au pays béni, fruit d'un divorce et de nombreux exils, lancé très tôt dans une vie de voyages formée pour le roman d'aventures.

Elsa Pépin — Plus de deux ans après l'immense succès de *La fiancée américaine*, devenu un best-seller, resté 52 semaines sur les palmarès de ventes des grandes chaînes et des librairies indépendantes et vendu à 60 000 copies, êtes-vous rendu ailleurs ?

Eric Dupont — Oui, mais c'est très récent. Je suis actuellement à un moment où ma vie recommence, parce que j'amorce l'écriture de mon prochain livre. Je suis dans cette espèce de trépignement où je me sens comme harnaché mais où je veux avancer. Je pourrais m'asseoir et écrire mon roman. Je travaille à un projet brésilien qui aura presque l'envergure de *La fiancée américaine*, mais dans une forme plus courte. Le projet me demande aussi beaucoup de recherches sur la famille royale brésilienne, l'indépendance du Brésil. C'est quelque chose de très prenant. En même temps, on a vendu un droit d'option à une grande compagnie de production de films qui veut faire quelque chose de très gros avec *La fiancée*. On voulait absolument me rencontrer récemment et je me rends compte que je n'ai plus envie de parler du livre. J'ai fait des rencontres dans tous les cégeps, bibliothèques et librairies de la région de Montréal au sujet du roman et, aujourd'hui, il y a des choses que j'ai carrément oubliées.

Je suis content de *La fiancée*, qui m'a entre autres fait beaucoup voyager et m'a donné un nom, mais, en ce moment, je voudrais retourner dans le bonheur de la création et on me force à en ressortir. Il faut croire que c'est la rançon du succès !

E.P. — Pour *La fiancée américaine*, vous avez fait plusieurs sacrifices : vous avez passé sept ans de votre vie, dont deux à temps plein, à l'écriture du livre, pris quatre ans de cours de chant lyrique, refusé un poste de professeur à l'université. Avez-vous des regrets ?

E.D. — Non, aucun. Le livre a changé beaucoup de choses pour moi en me donnant accès à des choses auxquelles je n'avais pas accès avant. Financièrement, mais aussi dans la création, parce que *La fiancée* m'a confirmé que c'est ce genre de livres que je veux écrire, ce genre de travail d'écrivain que je veux pratiquer : du travail de recherche, des romans de longue haleine, des destins croisés et des géographies nouvelles pour le lecteur d'ici. L'accueil des lecteurs à *La fiancée* m'a donné

Avec mes trois premiers romans, honnêtement, j'obéissais à d'autres impératifs de création : j'essayais d'imiter les livres qui, selon moi, recevaient l'attention des critiques.



la permission d'écrire ce genre de livres. Avec mes trois premiers romans, honnêtement, j'obéissais à d'autres impératifs de création : j'essayais d'imiter les livres qui, selon moi, recevaient l'attention des critiques, ce genre de textes qui gagnent les prix littéraires, surtout avec *Bestiaire*. Je voulais écrire des best-sellers. Un jour, la journaliste Catherine Lalonde a lancé dans une rencontre au sujet de l'écriture : « De toute façon, on n'en vivra pas, alors autant se faire plaisir ! » Cette idée a tourné dans ma tête très longtemps avant que je me mette à écrire *La fiancée*. Là, je me suis dit que j'allais me faire plaisir.

E.P. — Compte tenu de l'immense succès de *La fiancée américaine*, est-ce à dire que le lecteur moyen vous ressemble plus que vous ne le croyiez ?

E.D. — Je me rends compte en effet que mes goûts ne sont pas si différents des leurs. Je suis moi-même un grand lecteur et je finis par appartenir à une communauté imaginaire de lecteurs qui ont plusieurs lectures en commun. Ensemble, nous formons un continent où on retrouve Calvino, García Márquez, Cortázar et Michel Tremblay. Ce que j'ai compris avec *La fiancée*, c'est que le continent des textes plus introspectifs qui gagnent les Prix du Gouverneur général est moins peuplé que le nôtre.

E.P. — Vos romans abolissent les frontières, créent des ponts entre l'histoire mondiale et le Québec. Trouvez-vous que la littérature québécoise a tendance à se refermer sur son territoire, dans sa réalité ?

E.D. — La littérature québécoise commence à s'ouvrir au monde et il était temps. Je pense que le Québécois mérite que le monde lui soit décrit avec des yeux de Québécois, parce que je me considère encore et toujours comme un Québécois de souche, de racines et de feuillage typique, qui a des préoccupations de Québécois. En lisant actuellement des livres sur le Brésil écrits par des Français ou des Américains, je me rends compte qu'ils nous renseignent autant sur la France ou les États-Unis que sur le Brésil. Je pense qu'on peut se donner aujourd'hui un catalogue du monde qui ne soit pas filtré par un regard européen ou états-unien. Pour moi, qui ai été élevé dans la tradition catholique plus que la plupart des gens, je trouve le Brésil fascinant d'un point de vue religieux, contrairement à l'Américain, qui sera d'abord scandalisé par l'exubérance sexuelle brésilienne, ou au Français, qui s'attardera tout de suite aux inégalités sociales et au racisme.

*Pour moi, c'est l'arrachement
à ce pays béni auquel on a eu si peu droit
(ça se compte en heures)
qui fonde ce que je suis.*

Ma préoccupation de l'étranger me vient peut-être aussi d'un esprit colonisateur et du fait que j'ai beaucoup voyagé, très tôt dans ma jeunesse. À l'âge de 16 ans, j'ai vécu un an en Autriche, puis je suis allé en Ontario, en Allemagne. J'ai toujours été entouré d'étrangers. Ma vie est exotique, même si je demeure profondément attaché au Québec et que je ne veux pas en partir.

E.P. — Considérez-vous que le dépaysement et l'exil influencent votre œuvre ?

E.D. — J'irai plus loin que le dépaysement ; je parlerais « d'arrachement » au *statu quo* qu'on avait cru éternel d'un milieu réconfortant, d'une image du pays béni, de l'idylle dont parle Isabelle Daunais dans son essai *Le roman sans aventure* (Boréal, 2015), que j'ai beaucoup aimé. La perte de cette idylle, pour moi, c'est un déchirement qui m'alimente et qui est la source de mon inspiration. Je ne pense pas que j'aurais écrit sur Rivière-du-Loup si j'y étais resté. Jamais. C'est parce que j'avais l'impression qu'on m'avait enlevé quelque chose que j'avais envie d'écrire là-dessus.

Il y a une image qui aide peut-être à comprendre ce que j'écris ou qui en dit long sur moi, du moins. Dans le film japonais *After Life*, les gens en mourant peuvent rester figés dans un moment de leur vie qu'ils choisissent, dont on recrée la mise en scène. Pour moi, ce moment parfait correspond aux visites chez ma grand-mère Dupont que je faisais, enfant, quelques jours durant l'été, à Saint-Antoine, près de Rivière-du-Loup. Elle nous invitait à nous asseoir avec elle, ma sœur et moi, dans la balançoire, avec son tricot, pendant que grand-papa était dans le potager. Au loin, on voyait le fleuve et la forêt de peupliers faux-trembles qui bruissaient dans le vent. On venait de manger et

grand-maman parlait, nous informant sur la famille, puis se remémorant son enfance, et on s'endormait sur son épaule. Pour moi, c'est l'arrachement à ce pays béni auquel on a eu si peu droit (ça se compte en heures) qui fonde ce que je suis. Tout le reste, c'est dépaysement, voyages, autres idylles. Tout ce que j'écris est relié à ça. Je pense que d'avoir eu une enfance que je considère jusqu'à ce jour comme malheureuse m'a permis de perdre certaines illusions, bien que ça ne me condamne pas pour autant à une vie malheureuse, parce que je crois au libre arbitre et à l'atavisme : on ne descend pas de gens déprimés sur les pilules. Ma sœur et moi ne sommes pas programmés pour être malheureux.

E.P. — Vous avez donc très tôt aimé le voyage et l'aventure, penchant qui se traduit dans vos romans proches de la fable et flirtant avec le réalisme magique. Diriez-vous que vos romans rendent à la fable ses lettres de noblesse au Québec ?

E.D. — Ce sont des choses que je suis allé chercher ailleurs, dans mes lectures d'auteurs latino-américains, mais aussi chez Michel Tremblay : les tricoteuses dans *Les chroniques du Plateau-Mont-Royal*, par exemple, appartiennent au fantastique. L'aventure est aussi chez Tremblay dans *Des nouvelles d'Édouard*, entre autres, quand la Duchesse de Langeais arrive en bateau à Paris et panique parce que la ville est trop grande, qu'elle ne comprend pas les gens, et qu'elle reprend le bateau le lendemain. Tremblay a décrit la réalité des Québécois qui n'osaient pas sortir de chez eux. C'est le contraire de



ce que je veux faire, soit raconter les Québécois qui arrivent à l'étranger et choisissent d'y rester, qui recherchent l'exotisme.

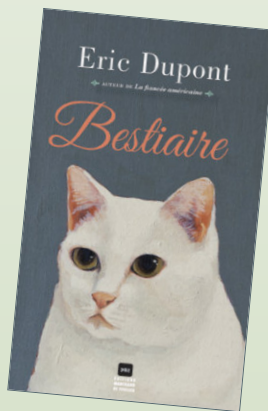
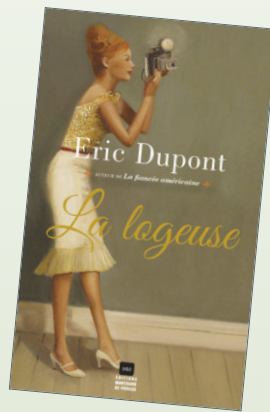
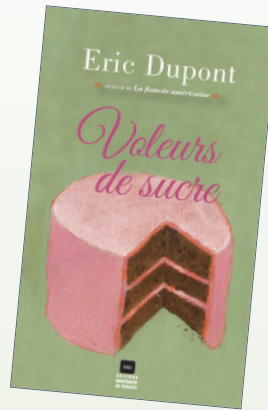
L'envie de connaître le monde me vient aussi de mon père. Il achetait tous les récits de voyage en voilier à travers le monde, qui étaient très à la mode à l'époque, et nous les lisait. Rien qu'à dire les mots « Bora Bora », « Grenadines » ou « alizé », ses yeux s'écarquillaient et je suis sûr qu'il avait un frisson. Je pense que cet amour de l'étranger, de l'inconnu et du voyage me vient peut-être de ces séances de lecture à voix haute.

E.P. — Avez-vous un parti pris pour le fantastique, le rocambolesque ? une aversion pour le réalisme ?

E.D. — Oui, j'ai une volonté de sortir de la réalité, parce qu'en dehors des essais et des textes savants, je trouve qu'elle n'a pas sa place en littérature. Elle n'est pas assez transcendée, magnifiée. Elle retourne trop souvent à ce qui ressemble à du réalisme socialiste. Quant au rocambolesque, je le revendique et l'associe au rire. La place de l'humour et du rire dans la littérature sérieuse reste encore à faire au Québec. On ne peut pas se permettre la légèreté et l'humour et gagner le Grand Prix du livre de Montréal ou le Prix du Gouverneur général. Il ne faut pas que ce soit drôle. Je ne pense pas que la légèreté soit le contraire de la profondeur. Elle est le contraire de la lourdeur. Je crois qu'on peut être léger et profond en même temps, sauf que notre public, contrairement au public italien, espagnol ou latino, n'a pas encore admis cette réalité.

E.P. — Avec ses quarante histoires qui se chevauchent sur un siècle, La fiancée américaine a l'envergure de l'épopée. Allez-vous poursuivre dans cette veine épique pour votre prochain roman ?

E.D. — Oui, parce que le premier tiers du roman sera consacré à Léopoldine de Habsbourg, archiduchesse autrichienne qui part de Vienne en bateau en 1817 pour aller s'installer à Rio. D'emblée, on est dans une aventure extraordinaire ! Je récupère aussi le personnage de Rosa, de *La logeuse*, qui est une créature sortie du réalisme magique. On sera donc encore dans le baroque et l'épique, comme dans *La fiancée*, mais plus ancrés dans une réalité tangible, parce qu'à mon sens, pour que le réalisme magique soit recevable aux yeux du lecteur, il faut qu'il soit ancré dans une réalité reconnaissable. N'oublions pas qu'il s'agit de l'intervention du merveilleux dans un monde réel. Ce monde réel, il faut le créer. Dans *La logeuse*, le monde était encore trop irréel. Avec *La fiancée*, j'ai trouvé l'écart que je veux entre les interventions du surnaturel et la réalité. Quand Madeleine la Mère se lève de son cercueil en 1933, tous les lecteurs l'ont vue, mais on ne peut pas créer huit scènes comme ça.



E.P. — Qu'est-ce qui vous fascine dans l'apparition du merveilleux ?

E.D. — Au début, c'est drôle, mais il y a aussi une fonction métaphorique et une invitation à la réflexion. Il faut que le lecteur s'arrête, s'étonne et réfléchisse. La réflexion ira où elle voudra et je ne veux pas la dicter. Je laisse la liberté au lecteur.

E.P. — Votre œuvre joue beaucoup avec l'histoire, en se réappropriant des événements ou des personnages historiques. Comment la figure de Léopoldine de Habsbourg s'est-elle invitée dans votre prochain roman ?

E.D. — Je pars souvent d'une question pour écrire. Ici, je suis parti de la question de l'esclavage, de la soumission, de l'autorité et des relations de pouvoir, qui sont dans tous mes romans. Léopoldine m'offre un personnage complexe qui permet de mettre en lumière certaines choses. De prime abord, elle paraît être une femme opprimée, mais plus je la découvre, plus je me rends compte que je n'ai pas devant moi une victime. Elle avait un certain pouvoir et une influence sur la colonie : son arrivée à Rio est entre autres à l'origine d'une modernisation que le pays voulait. Le Brésil était alors une colonie attardée où l'on extrayait l'or sans ouvrir d'écoles. Léopoldine avait une attitude paternaliste envers le peuple, c'est-à-dire qu'elle avait des attentions à son égard, et elle a œuvré pour que soit déclarée l'indépendance du Brésil, mais elle défendait aussi la monarchie (car elle voulait avant tout s'éviter la guillotine, au contraire de sa tante, Marie-Antoinette). Alors que toutes les monarchies européennes adoptaient des constitutions à l'époque, se soumettant au mouvement républicain hérité de Napoléon, Léopoldine résistait. C'est un personnage paradoxal, une mère de la nation brésilienne, une espèce de sainte, morte martyre, maltraitée par un mari qui ne la valait pas, la trompait et la battait. Dans l'histoire brésilienne, elle est un peu le péché originel.

Il y aura plusieurs époques dans mon roman, qui porte avant tout sur la morue et le sucre. L'idée m'est venue parce que je cherchais des liens entre le Brésil et le Québec. Mon conjoint, qui est brésilien, a découvert que le premier Brésilien à émigrer au Canada s'est établi à Bonaventure, en Gaspésie, en 1863. À l'époque, il y avait en Gaspésie des marchands qui vendaient leur morue séchée en Europe et aux Antilles, laquelle morue servait à nourrir les esclaves sur les plantations de sucre. Les bateaux allaient jusqu'à Rio et revenaient avec de la mélasse, d'où sa présence dans la cuisine gaspésienne. De cette découverte, j'ai donc trouvé mon lien entre le Brésil et le Québec.

Et puis après, il y a des gens qui m'inspirent quand j'écris. Mon conjoint a une tante qui a été ma guide quand je suis allé au Brésil durant trois mois l'an dernier. C'est une célibataire de 73 ans qui vit à Belo Horizonte : une folle furieuse, malcommode, beaucoup trop libérale et aventurière pour être respectée dans la région où elle vit. Elle a gagné un aller

simple dans mon prochain roman ! Dans les années quatre-vingt, à la mort de son père, elle a hérité d'une terre qu'elle a voulu exploiter. Elle était professeure de littérature portugaise à l'université, mais, du jour au lendemain, elle est devenue productrice de café et de viande ! Grâce à cette exploitation, elle a fait fortune. C'est une femme politisée par ses actions. Par exemple, au Brésil, dans les restaurants, les hommes se font mettre une bouteille de whisky à leur nom dans l'armoire. Elle a été la première femme à exiger d'avoir sa bouteille de whisky à son nom à Belo Horizonte, même si elle n'aime pas le whisky ! Pour moi, ce geste est romanesque. Cette femme, sans le savoir, écrit mon livre.

E.P. — Vous mettez souvent en scène dans vos romans des figures féminines fortes. Savez-vous d'où vous vient cette affection ?

E.D. — J'ai grandi dans une famille où le féminisme était une réalité quotidienne, vécue, enseignée et célébrée, par la seconde épouse de mon père et par les femmes de ma famille qui, en général, sont plus libérées que la moyenne des ourses. Les femmes chez nous conduisent des tracteurs, ont des carrières, décident de beaucoup de choses et se font entendre.

E.P. — Vous avez évoqué la notion de « roman total » pour décrire La fiancée américaine. Pouvez-vous nous expliquer ce concept ?

E.D. — On n'a pas idée à quel point *La fiancée* est autobiographique et que ces personnages ont existé. Le roman est un collage de choses qui m'ont été racontées. Le roman total, pour moi, consiste à se donner l'immense peine de réunir ces éléments dans un tout romanesque ; c'est lorsque toute ma vie est orientée en vue du roman. Tous mes

voyages, tous les gens que je rencontre me servent à écrire mon récit. Je suis en train d'écrire le roman de Leonardo, avec qui je vis depuis six ans et qui me parle beaucoup du Brésil, comme *La fiancée* était le roman de ma mère. J'ai appris le portugais pour l'écrire, comme j'avais fait quatre ans de chant classique pour écrire *La fiancée*. Le roman total, c'est l'investissement total : il faut que ça me fasse vivre.

E.P. — Dans Bestiaire, vous écrivez : « Grandir sous l'éblouissante lumière du Nord vous condamne à chercher sans cesse, vers des latitudes toujours plus hautes, cette lumière blanche qui annule la laideur du monde. » (p. 59) Seriez-vous condamné à la lumière ?

E.D. — Cette fascination pour la lumière du Nord vient du simple fait que nulle part dans le monde, sauf peut-être sur les rives de la mer Baltique, je n'ai trouvé de lumière aussi blanche. Matane se trouve sur le bord du golfe du Saint-Laurent qui, en juin et en juillet, est l'endroit le plus lumineux du monde. C'est à la fin juin que nous sommes arrivés à Matane quand j'avais sept ans. Tout de suite, nous nous sommes rendu compte que la lumière était là différente. Par temps clair, il arrive que la ligne d'horizon maritime se confonde avec le ciel, de sorte que les navires qui arrivent de l'est semblent évoluer sur un fil invisible tendu dans l'air. Le souvenir de ces bleus vifs et de cet air exempt de toute particule polluante me poursuit partout. Cette lumière très vive qu'il m'arrive de revoir a sur moi des effets pavloviens. Elle me ramène à *l'avant tout*. Elle représente aussi l'absence du tumulte du monde, quelque chose qui doit ressembler à cette lumière blanche que les ressuscités rapportent avoir vue. La lumière crue du Nord n'a pas le doré de la lumière italienne ni l'épaisseur du soleil brésilien. Elle est lumière pure, sans chaleur, qui protège toute chose vivante de la putréfaction.



ÉCOUVRIR LA CULTURE

POUR LE TEXTE
ET LE CONTEXTE

LE DEVOIR